



LE MÉDECIN ET L'HYGIÈNE

Par le Dr E.-P. LACHAPELLE

Chevalier de la Légion d'honneur, Président du Collège des Médecins et Chirurgiens de la
province de Québec, Président du Conseil provincial d'Hygiène, Professeur
d'Hygiène à l'Université Laval de Montréal.

*(Discours prononcé à l'ouverture des Cours de la Faculté de Médecine
de l'Université McGill, session de 1900-1901).*

1900



RA 436
L3
fol.

RA436

L3

fol.



National Library
of Canada

Bibliothèque nationale
du Canada





LE MÉDECIN ET L'HYGIÈNE

Par le Dr E.-P. LACHAPELLE

Chevalier de la Légion d'honneur, Président du Collège des Médecins et Chirurgiens de la
province de Québec, Président du Conseil provincial d'Hygiène, Professeur
d'Hygiène à l'Université Laval de Montréal.



LE MEDECIN ET L'HYGIENE

Par le Dr E.-P. LACHAPELLE

Chevalier de la Légion d'honneur, Président du Collège des Médecins et Chirurgiens de la province de
Québec, Président du Conseil provincial d'Hygiène, Professeur d'Hygiène à l'Université
Laval de Montréal.

*(Discours prononcé à l'ouverture des Cours de la Faculté de Médecine
de l'Université McGill, session de 1900-1901).*

Monsieur le Doyen et
Messieurs les Professeurs,
Messieurs les Etudiants,

La Faculté de médecine de l'Université McGill, en m'invitant à vous adresser la parole aujourd'hui, m'a tout d'abord fait un grand honneur, dont je désire en premier lieu la remercier bien cordialement; elle a voulu aussi, je crois bien, rendre à l'Université Laval, dont je fais partie, un témoignage d'estime et de fraternité, et c'est de cela surtout que je lui suis reconnaissant. Aussi n'ai-je pas voulu refuser l'aimable invitation qui m'était faite, bien que la difficulté avec laquelle je parle la langue anglaise m'en ait donné une forte envie. J'ai pensé qu'il valait mieux sacrifier ma réputation de linguiste au plaisir de répondre à cette aimable invitation, et je me contente avant de commencer, de faire un appel chaleureux à votre indulgence. Vous voudrez bien me pardonner les fautes de langue que je pourrais faire, et ne tenir compte que de mon bon vouloir.

Notre profession, Messieurs, celle que vous voulez épouser à votre tour, est une des plus belles qui soient. Faite d'étude, de labeur et de dévouement, la vie du médecin n'est pas dépourvue de noblesse et de grandeur, puisque ce dernier poursuit, dans l'exercice de sa profession, un but très beau et très humanitaire: soulager ceux qui souffrent. Sa place de prédilection est au chevet des malades; il voit défiler tous les jours,

dans son cabinet, les blessés et les malheureux; ses meilleurs amis sont les infirmes et les abandonnés. Faisant appel à sa science et à sa bonté, il s'efforce de panser les plaies, de guérir les malades, de prolonger la vie, et les meilleurs instants de son existence, ses heures de triomphe, sont des victoires remportées sur la mort. Oui, la vie d'un médecin est pleine de noblesse et de grandeur!

C'est ici, dans cette belle Université, que vous êtes venus vous préparer, par de longues et patientes études, au rôle social que vous aurez à remplir plus tard, à cette vie faite de travail et de sacrifices. Vos maîtres vous indiqueront les différentes voies à suivre; ils vous enseigneront les préceptes qu'il faut connaître; ils dérouleront devant vos yeux la vaste étendue des sciences médicales, plus belle à mesure qu'on la pénètre. Vous aimerez je n'en doute pas, cette science de la médecine, qui sait donner des plaisirs très grands à ceux qui lui sont fidèles, à ceux qui l'aiment et qui vous apprendra à sonder les cœurs et les reins. Vous l'étudierez avec passion, sous ses aspects variés, dans ses branches multiples, et c'est ainsi que vous apprendrez à connaître et à combattre les causes de mort.

De ces diverses branches de la science médicale, il en est une dont je voudrais vous entretenir plus particulièrement aujourd'hui; car vous en aurez besoin durant tout le cours de votre vie professionnelle; je veux parler de l'hygiène. Et je vais tâcher de vous démontrer que, sans l'hygiène, le médecin serait incapable de remplir sa mission dans la société.

L'hygiène est devenue une science positive, donnant des résultats certains, toujours les mêmes. Cela est dû en grande partie, aux progrès énormes accomplis par la médecine pasteurienne. Et c'est pour cela qu'elle est d'un si grand secours au médecin qui s'efforce de prolonger la vie de ses clients, soit en rétablissant la santé lorsqu'elle est compromise, soit, ce qui est mieux encore, en empêchant la maladie de venir compromettre la santé.

Considérez l'hygiène un instant, et voyez quel vaste champ elle couvre. Par l'alimentation, la gymnastique et le travail, elle nous permet de développer la force et de fortifier la santé. C'est

elle qui, par des régimes alimentaires spéciaux, par des règles bien comprises des soins à donner aux malades, nous fournit les moyens de soutenir ceux-ci à travers les maladies les plus longues et les plus débilantes. Bien plus, en formulant les règles de la prophylaxie, elle a, suivant l'heureuse expression du Professeur Brouardel, rendu les maladies contagieuses, *évitables*, et fourni ainsi, l'un des moyens les plus sûrs de protéger la santé. On peut rendre à l'hygiène ce témoignage qu'elle a diminué, dans le monde entier, la mortalité générale, et jamais l'on ne pourra rendre à notre profession un témoignage plus flatteur.

Le médecin, s'il veut remplir sa mission d'une manière efficace, doit être hygiéniste. Non-seulement il doit fixer l'hygiène générale des familles, afin de développer, au foyer même, la santé et la force; non-seulement il lui faut établir l'hygiène particulière à chaque maladie, s'il ne veut pas que le malade succombe; mais il doit encore, dans les cas de maladies contagieuses, protéger la santé du public; son rôle ici n'est pas le moins important; car, suivant l'axiôme bien connu, mieux vaut prévenir que guérir.

De toutes les mesures hygiéniques, c'est en effet la prophylaxie qui doit tenir la première place. Cette vérité est démontrée depuis longtemps par les faits. Elle est admise aujourd'hui sans conteste, et les autorités civiles en ont fait la base des organisations sanitaires dans les pays civilisés. L'hygiène internationale a ses lois écrites, et l'établissement des quarantaines aux frontières n'a été que le résultat de la prophylaxie armée, mesure pacifique s'il en fut, puisqu'elle ne vise qu'à sauvegarder la vie des habitants du territoire, mais mesure ayant force de loi tout de même, et à laquelle tout voyageur doit se soumettre.

Les grands centres de population agissent de même, désirant, eux aussi, protéger la santé publique sur leur propre terrain. L'hygiène municipale a ses règlements, qu'elle impose partout où l'autorité civile a le droit d'intervenir. C'est ainsi qu'elle veille à la bonne qualité de l'approvisionnement d'eau, à la propreté des rues, à l'assainissement du sol, à la salubrité

des logements, des écoles, des établissements industriels, etc. . . Il est bien qu'il en soit ainsi, puisqu'il s'agit, somme toute, de combattre l'éclosion des maladies, de conserver la vie des contribuables.

Mais si l'hygiène internationale, qui relève des gouvernements, et l'hygiène municipale, qui ressortit à l'administration civique, ont créé pour les médecins, des positions dignes d'attirer l'ambition de ceux qui veulent faire, de l'hygiène, une étude particulière et complète, ce n'est pas sur ce terrain spécial que l'hygiène devient une nécessité première au médecin praticien. Sans doute, il agirait contrairement à l'esprit de sa profession s'il ne savait seconder l'action des autorités sanitaires, mais ce n'est pas à la frontière, ni à l'Hôtel de Ville, que, dans le cours habituel des choses, on attend de lui une intervention active et efficace; c'est dans la famille, c'est dans son entourage qu'il doit agir. C'est là, ainsi que je vous le disais tout-à-l'heure, que l'hygiène, qu'elle soit générale, spéciale ou prophylactique, lui fournira les plus sûrs moyens de maintenir la santé et de prolonger la vie.

Permettez-moi de développer quelque peu cette pensée.

I. — L'HYGIÈNE GÉNÉRALE.

Si la santé des masses dépend de l'hygiène internationale ou de l'hygiène municipale, la santé de la famille repose entièrement sur l'hygiène domestique, et c'est ici que nous entrons dans le domaine propre au médecin praticien.

L'hygiène domestique a aussi ses lois, et ce serait courir un grand péril que de vouloir s'en écarter. Tout le monde doit donc s'y soumettre, depuis le bébé jusqu'au vieillard, s'il veut maintenir sa santé dans un bon état, s'il veut développer et conserver intactes ses fonctions physiologiques. La vie, disait Bichat, "c'est l'ensemble des phénomènes qui s'opposent aux causes de mort." Développer et maintenir la santé, c'est-à-dire la vie, c'est donc accroître la résistance, et c'est en somme, la meilleure manière de faire de la prophylaxie.

Aussi que n'a-t-on pas obtenu avec l'hygiène de la première

enfance. Il a suffi de donner à l'enfant une nourriture appropriée, exempte de toute influence nocive, pour voir disparaître ces troubles digestifs dangereux, qui venaient si fréquemment mettre en péril les fonctions physiologiques de ce jeune organisme. La simple stérilisation du lait a fait plus, pour sauver la vie des enfants, que tous les traitements les plus en vogue de la gastro-entérite, et cela, par le fait seul qu'elle prenait le contrôle absolu de l'alimentation de l'enfant et lui enlevait tous les germes de mort qu'elle pouvait contenir.

Ce que l'hygiène a fait pour les enfants, elle le fait aussi pour les adultes. Je sais bien que l'enfant ayant grandi, le contrôle des ingesta ne sera pas aussi facile à établir. Mais il n'est pas à dire, pour cela, que l'hygiène doive disparaître de la maison. C'est au contraire pendant l'âge mur, que l'hygiène devient de plus en plus nécessaire. Prenez une maison mal chauffée, mal ventilée et surtout mal drainée; les plus vigoureux n'y résisteront pas, et si l'hygiène n'intervient pas à temps, vous les verrez bientôt s'anémier et se cachectiser, en dépit de tous les toniques ferrugineux ou autres que vous pourriez prescrire. L'alimentation doit, à tout âge, être réglée par des mesures sages et bien comprises, si l'on ne veut pas voir éclater, tantôt des accidents aigus, dus à des intoxications alimentaires, tantôt des troubles profonds de la nutrition, causés par des erreurs prolongées de diète, et qui feront à la longue de vos clients des goutteux, des obèses et des brightiques. Et alors que vous aurez épuisé sur vos patients les ressources limitées d'une thérapeutique souvent impuissante, ceux-ci, s'ils sont jamais mieux renseignés, regretteront amèrement les conseils que vous ne leur aurez pas donnés, et qui les auraient engagés, comme on dit, à mettre un peu d'eau dans leur vin. Et que dire du vieillard dont les artères sont envahies par la rouille de l'artériosclérose, et que guette au moindre écart l'apoplexie cérébrale? Une diète appropriée, assurant la régularité des intestins, empêchant la formation des ptomaïnes, ne vaudra-t-elle pas cent fois mieux pour lui que les meilleurs soins prodigués, lorsqu'une hémorragie sera venu déchirer son cerveau?

On a besoin de l'hygiène à tout âge, et c'est par elle que l'on

assure, dans le milieu familial, mieux que par le luxe et la dépense, le bien être et le confort. Que de fois l'on vous demandera conseil à ce sujet. Serez-vous toujours prêts à répondre? Espérons que oui, Messieurs, si vous avez à cœur de bien remplir votre rôle social. C'est à vous de connaître ces questions, et à nul autre. Sur ce domaine vous êtes le conseiller naturel de la famille, son ami le plus précieux. Accoutumez vos clients à reconnaître la valeur de vos avis; l'on vous traitera en familier de la maison, vous prendrez part en quelque sorte à la vie familiale, vous ne serez plus regardé comme un personnage redoutable qui ne pénètre au foyer qu'avec la maladie, et dont la présence fait redouter la mort.

II. — HYGIÈNE SPÉCIALE.

Ce n'est pas que je veuille dire que le rôle du médecin près du malade soit à mépriser. Loin de là. Ce serait ne pas tenir compte des immenses services rendus en tout temps par nos grands thérapeutes. Mais ce que j'affirmerai hautement, sans crainte de me tromper, c'est que la thérapeutique ne saurait s'appuyer uniquement sur la matière médicale; c'est que, même dans son rôle de guérisseur, le médecin ne saurait se passer de l'hygiène. Un malade traité uniquement avec des drogues ne serait qu'à moitié traité; ce serait supprimer, d'un seul coup, les bons effets, si nécessaires, du *nursing*.

Vous étudierez longuement, durant votre cours universitaire, la pathologie interne, la matière médicale et la thérapeutique, et l'on vous fera voir, dans les cliniques, une foule de malades traités par les méthodes les plus rationnelles. Eh bien, je vous le prédis à l'avance, vous serez surpris de constater combien peu de maladies ont leur remède spécifique, combien, la plupart du temps, le traitement doit rester symptomatique.

Nous devons être reconnaissants à la bactériologie de nous avoir si bien renseignés sur les modes de défenses de l'organisme, et de nous avoir démontré que, dans la grande majorité des cas, c'est à stimuler les défenses naturelles du corps, que le médecin doit s'appliquer dans son traitement. Or, ici encore, l'hy-

giène vous rendra des services inappréciables, et vous fournira non-seulement le moyen de stimuler les centres nerveux, ces grands régulateurs de la physiologie humaine, mais encore d'oxygéner le sang et d'activer l'action des émonctoires. Toute la défense physiologique est là. La ventilation de la chambre du malade, la cure d'air, l'hydrothérapie, la diète, sont des traitements hygiéniques qui n'ont pas leur équivalent dans la pharmacutique la plus élaborée.

Combien de maladies chroniques et des plus graves, ne sauraient relever de la matière médicale ! Par quels médicaments par exemple, corrigerez-vous la diathèse arthritique ? Avec quelles drogues ferez-vous disparaître les lésions d'un foie cirrhotique, d'une moëlle sclérosée, d'un rein brigittique ? Quel spécifique prescrirez-vous contre la dyspepsie ? Cependant, la lésion existe, la vie du malade est en danger. N'est-ce pas ici encore l'hygiène qui vous aidera le mieux, et qui, par le repos et le régime alimentaire, vous fera ajourner pour une longue période l'échéance fatale d'un mal inguérissable. Une lésion mitrale ne se répare pas, mais l'hygiène du cardiaque aura cela de bon qu'elle maintiendra la compensation, et reculera indéfiniment les indications de la digitale.

Qu'il s'agisse de maladies inflammatoires ou de maladies de la nutrition, je le répète, l'hygiène s'impose. Sans elle, le traitement resterait forcément incomplet, et souvent même elle seule peut conjurer les mauvais effets d'un organe dont le fonctionnement fait défaut. C'est par une bonne hygiène, plus encore que par des médicaments, qu'on arrive à prolonger la vie des malades.

III. — HYGIÈNE PROPHYLACTIQUE.

Mais si l'hygiène, Messieurs, joue un rôle secondaire quoique nécessaire dans le traitement des maladies inflammatoires et des maladies de la nutrition, ses prescriptions prennent la première place dès qu'il s'agit de maladies contagieuses.

C'est, qu'ici, le danger devient général. Il existe non seulement pour le malade lui-même, mais encore pour la famille et pour la société. Pour le malade, le danger vient de la nature in-

fectieuse de la maladie qui l'expose à des complications graves, à des lésions secondaires, à la toxhémie, ce qui exige de la part de ceux qui en ont la garde des soins constants et minutieux, un *nursing* de premier ordre. Pour la famille, le danger réside dans la possibilité de la contagion, qui peut atteindre tous les enfants au lieu d'un seul, immobiliser les adultes et les travailleurs, mettre en danger la vie des vieillards et faire de la maison, en même temps qu'une salle d'hôpital, un foyer de contagion. Et alors, un danger sérieux menace la société, puisque cette maladie contagieuse et infectieuse peut franchir le seuil de la maison contaminée, envahir les maisons voisines, pénétrer jusqu'à l'école, l'atelier, le grand magasin, gagner bientôt tout un quartier ou toute la ville, et créer, non plus un foyer de contagion, mais un centre d'épidémie. Si certaines maladies contagieuses, comme la coqueluche, par exemple, ou la rougeole, ou les oreillons, sont d'une nature plutôt bénigne, qui peut jamais prévoir où s'arrêteront les ravages d'une épidémie de scarlatine, de diphtérie, de variole ou de méningite cérébro-spinale. Il arrive même souvent qu'une maladie contagieuse, sous des apparences bénignes, telle la grippe, soit une occasion aux complications les plus graves et donne un coup de fouet à toutes les tare constitutionnelles. Enfin, Messieurs, vous n'êtes pas sans connaître les terribles ravages exercés par la tuberculose, ce fléau du genre humain, qui rampe sourdement dans toutes les classes de la société, et contribue pour un sixième à la mortalité générale de l'univers.

En face d'une maladie contagieuse, le médecin instruit éprouve un vif sentiment du danger qui existe, de la responsabilité qui lui incombe. Il sait fort bien qu'il ne s'agit plus d'une simple prescription chez le pharmacien, mais qu'il y a autre chose à faire; qu'il ne doit pas chercher uniquement à sauver la vie du malade, mais qu'il lui faut encore protéger la santé de ceux qui l'entourent, qu'il s'agisse de ses parents, de ses amis ou de ses concitoyens. C'est pourquoi, dans un cas de maladie contagieuse, le médecin qui a conscience de sa responsabilité établit d'abord, et en premier lieu, la prophylaxie.

Vous apprendrez à connaître les moyens de défense que nous

fournit l'hygiène prophylactique. Vous constaterez sans peine qu'on peut les ranger sous quatre titres principaux ; 1° l'isolement ; 2° l'antiseptie et la désinfection ; 3° la vaccination ; 4° la déclaration aux autorités sanitaires. Je n'insiste pas davantage sur ces points, car ce serait sortir du cadre de mon sujet, mais je vous prie d'apporter une attention toute particulière, dans vos études, à cette partie de l'hygiène, puisque son application sera d'une importance de premier ordre dans votre pratique courante.

Ce sur quoi je veux insister, c'est que la preuve de l'efficacité de ces mesures prophylactiques n'est plus à faire. Il suffit de jeter un coup d'œil sur les résultats obtenus, soit dans les grands centres, soit dans les établissements spéciaux, soit dans la pratique journalière pour s'en convaincre. N'est-ce pas dans les hôpitaux que l'isolement, la ventilation, l'antiseptie et la désinfection ont fait disparaître la septicémie, la gangrène, l'érysipèle, ont réduit à leur minimum les complications purulentes des plaies ou des opérations et ont donné à la chirurgie moderne toutes ses audaces et tous ses résultats heureux. N'a-t-il pas suffi, dans les maternités, d'un peu de propreté hygiénique pour enrayer ce fléau des femmes accouchées, la fièvre puerpérale, et cela d'une manière si complète, si évidente que, s'il vous arrive dans votre pratique d'en avoir un cas, on vous en tiendra responsable, vous et nul autre ? N'est-ce pas avec la simple stérilisation du lait qu'on a transformé les crèches d'enfants, dont la mortalité de 90%, qu'elle était, est tombée à 20% ou 30% ? N'est-ce pas avec la simple filtration de l'eau qu'on a réduit dans les casernes, en France, la fièvre typhoïde à son minimum ? Que dire de l'efficacité de la vaccination, ce bienfait de Jenner à l'humanité, qui a fait disparaître la variole de l'Allemagne, et a permis dans les autres pays de reléguer dans la légende, les grandes épidémies d'autrefois ? Et puisque nous parlons d'épidémies, n'est-ce pas grâce aux mesures d'hygiène, si le choléra et la peste bubonique n'ont jamais pu envahir, depuis la création des quarantaines, le continent européen, mais sont restés limités à certains quartiers des ports de mer ? Voyez ce qu'on a fait en Angleterre pour la tubercu-

lose pulmonaire; c'est en assainissant les quartiers populeux, c'est en surveillant avec soin les cas de tuberculose, c'est en désinfectant les logis infectés et en vulgarisant les notions de l'hygiène moderne sur la prophylaxie de cette maladie, qu'on est parvenu dans ce pays, à diminuer de 45%, la mortalité de cette maladie.

Non, l'efficacité de l'hygiène est aujourd'hui reconnue; elle a fait ses preuves. Le fait est si bien admis, l'utilité de l'hygiène s'impose à un tel point dans les populations, que partout on met en force les règlements sanitaires, que les gouvernements, réalisant la haute importance de l'hygiène, et la nécessité de la mettre en pratique, ont fait de la salubrité publique, un département de l'état, et qu'une organisation spéciale (bureaux d'hygiène, conseils d'hygiène, quarantaines, hôpitaux d'isolement, etc.) existe dans tous les pays civilisés.

Pourquoi toute cette organisation, Messieurs? Dans le seul but, qui est à la fois humanitaire et économique, de diminuer la mortalité dans la population. Et je n'en vois pas qui soit plus charitable et plus beau. N'est-ce pas d'ailleurs ce même but qui donne sa raison d'être à la profession médicale, et fait l'objet de ses efforts constants? Pourriez-vous, sans manquer à votre mission, le perdre de vue un seul moment?

Non, Messieurs, vous n'agirez pas ainsi. Devenus, après votre séjour à l'Université McGill, des médecins éclairés et consciencieux, vous vous ferez par convictions les pionniers de l'hygiène, désireux que vous serez de bien remplir votre mission, et, sachant que l'hygiène est la science médicale par excellence, vous l'appliquerez constamment dans votre pratique, puisqu'elle sera pour vous le meilleur moyen de conserver la vie et la santé de vos patients, puisqu'elle vous fournira les armes nécessaires pour les mettre à l'abri de la maladie.

Repoussant toute idée de rapacité, refusant de baser vos calculs sur le nombre de malades que vous pourriez atteindre chaque année, vous ne spéculerez pas sur l'extension des épidémies, mais vous mettrez au contraire votre plus grande satisfaction à empêcher les gens d'être malades, et ce sera à vos yeux votre plus beau titre de gloire. Vous deviendrez pour

vos clients de grands éducateurs, doués d'une autorité illimitée, et prêchant d'exemple. C'est ainsi que vous irez par le monde, ayant acquis la confiance et le respect du public, qui verra en vous, derrière le guérisseur, le savant qui sait prévenir le danger, et qui vous gardera une reconnaissance d'autant plus grande que, avant de le soigner, de l'empêcher de mourir, vous lui aurez montré à vivre.

Ces faits, Messieurs, que je viens de développer devant vous, sont de plus en plus reconnus par les Universités, qui s'appliquent à grandir, à mettre au point, à perfectionner l'enseignement de l'hygiène, afin de rendre justice à l'importance qui lui est due. L'Université McGill, sur ce point comme sur les autres, n'a pas voulu rester en arrière. Non seulement elle a créé, comme cela se fait ailleurs, une chaire spéciale destinée à l'enseignement de cette branche importante de la médecine, mais elle a, de plus, établi des laboratoires spéciaux, des musées où vous pourrez apprendre dans tous ses détails, l'application pratique de l'hygiène publique et privée. Elle veut faire mieux encore, et pour consacrer d'une manière définitive l'utilité primordiale de l'hygiène, elle se propose de préparer d'une manière spéciale, en vue d'un diplôme particulier, ceux d'entre vous qui voudront devenir des hygiénistes experts. De ceci, on ne pourra jamais trop la féliciter, puisqu'en créant ces cours d'hygiène spéciaux, non seulement elle vous rend plus qualifiés que jamais à remplir votre mission dans le monde, à devenir les vrais conservateurs de la santé publique, mais encore elle rend possible, dans un avenir prochain, la vulgarisation de l'hygiène dans toute la Puissance du Canada.

Montréal, 20 septembre, 1900.
